

L'ASIE EN NOIR

MI Jianxiu
**PÉKIN DE NEIGE
ET DE SANG**

Roman policier



*Éditions
Philippe Picquier*

MI Jianxiu

PÉKIN DE NEIGE
ET DE SANG



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DE L'AUBE

Lotus et bouches cousues

La Mort en comprimés

Bleu Pékin

Rouge karma

Jaune camion

© 2018, Editions Philippe Picquier

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Jacopo Colombo/Getty images

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1350-3

Niuerguli s'écarta à quelques mètres du corps étendu et se pencha pour essuyer la lame de son coutelas sur le gazon gelé. Le sang avait rejailli sur son manteau et laissait une large tache noire sur le bleu sombre de sa manche droite. Il y en avait aussi sur le bas de son pantalon et ses chaussures, et on pouvait voir des mouchetures jusque sur son visage buriné. Le sang se figeait déjà dans le froid. Malgré la nuit noire et l'indigence de l'éclairage urbain entre les blocs massifs des immeubles, on aurait pu les voir à cause du ciel bas qui reflétait la lumière orangée de la ville. Mais il n'y avait pas eu de cri parce qu'il lui tenait la main sur la bouche pendant qu'il lui entaillait le cou. A cette heure et par ce froid, les gens dormaient à poings fermés ou restaient abrutis, vautrés sur leurs chaises, devant les inepties télévisuelles des programmes nocturnes, à l'abri dans leurs appartements, fenêtres closes.

— Dépêche-toi, on n'est pas dans la steppe, ici ! cria en dialecte ouïghour un des deux autres hommes qui surveillaient le concierge prostré, tremblant sur le béton glacé du perron, la tête enfouie dans ses bras repliés contre la porte du hall pendant que Niuerguli accomplissait sa besogne.

Celui-ci leva la tête vers la façade de l'immeuble. Quelques fenêtres laissaient filtrer la lumière bleutée et changeante d'écrans télé.

— Restez dans l'ombre et ne passez pas sous le réverbère, dit le troisième. Le concierge nous a vus. Inutile que les caméras nous tirent le portrait!

Ils avancèrent en longeant le mur sur une dizaine de mètres, puis obliquèrent à la queue leu leu suivant un angle de trente degrés pour passer derrière un gros cyprès qui les cachait de sa masse, puis ils obliquèrent encore à angle droit pour se retrouver sur l'avenue. Leur trajet étrange semblait prémédité. Niuerguli leva la tête pour voir la position de la caméra, fixée à trois mètres de hauteur sur la façade du premier bloc.

— Ça va, dit-il. C'est l'angle mort.

Ils remontèrent sur une trentaine de mètres vers l'ouest, ouvrirent les portières et s'engouffrèrent dans la voiture. Les bus de nuit et les taxis filaient sur l'avenue. Pas de voiture de police, pas de passant. Niuerguli pris le volant, démarra.

20 décembre

Le froid était tombé, sec comme un coup de trique, sur le nord du pays. La neige, à quatre-vingts kilomètres au nord de Tiananmen, avait déposé un filet de ouate blanche sur la Grande Muraille et dans les collines. Dans le creuset du centre-ville, se déversaient les gaz d'échappement et les fumées du chauffage au charbon des vieilles maisons des *hutong*. Il faisait un ou deux degrés de plus au centre de Pékin que dans ses conurbations et trois de plus que dans les campagnes environnantes. On avait pris l'habitude de voir des masques antipoussière blancs cacher le bas du visage des gens. Le brouillard délétaire limitait en permanence la vue et cachait le sommet des hauts immeubles du centre-ville. Le grand jeu était de deviner l'indice de pollution au goût que l'air laissait dans la bouche. Le jour, c'était le gris qui régnait en ville. Dès le coucher du soleil, le froid sibérien figeait tout comme dans un cristal. La pollution baignait Pékin.

La nuit semblait calme mais ce n'était qu'apparence et les voitures de patrouille blanc et bleu de la Gong An sillonnaient les avenues avec trois flics à bord.

Le long de l'avenue Dongzhimen, cinq tours de dix étages, toutes pareilles, deux en bordure de l'avenue et

trois en retrait, formaient un bloc résidentiel bas de gamme. La voiture de police était arrêtée devant le premier immeuble, qui abritait le comité de quartier au rez-de-chaussée. Le gyrophare tournait. Les trois agents de la sécurité publique s'étaient avancés entre les immeubles, au pied de la tour numéro 4. Le réverbère devant l'entrée éclairait un groupe de personnes. Ahuris et ensommeillés, une demi-douzaine de résidents en pyjama, poussés là par une curiosité morbide, une veste chaude jetée sur les épaules, fumaient silencieusement en avançant des têtes qu'on aurait crues en pâte de soja. A dix mètres sur leur droite, couchée sur l'allée bétonnée, s'étalait une forme sous une couverture maculée d'une grande tache brune et brillante sous la lueur du réverbère. Deux pieds chaussés de pantoufles dépassaient. Près du gros container métallique vert, une poubelle de cuisine, au contenu répandu comme la tripaille d'un ventre ouvert, gisait à deux mètres du corps étendu. Le concierge de la tour, assis sur le béton glacé du perron d'entrée, hochait la tête d'avant en arrière, levant de temps à autre les yeux sur les deux flics qui lui posaient des questions. Le troisième policier, en retrait, téléphonait.

— Résumons! Vous êtes sorti quand vous avez entendu crier. Vous avez vu trois ou quatre individus en frapper un autre. C'est trois ou c'est quatre?

— Je ne sais plus... trois, je crois.

— C'est sûr?

— Oui, c'est sûr. J'ai eu peur. Je n'ai pas les idées claires, mais je me souviens maintenant. Ils étaient bien trois, affirma-t-il en hochant vigoureusement la tête.

— Bon! Ces trois individus frappaient la victime, c'est bien ça? Pour vous, c'est « frapper » ce qu'ils ont fait là? questionna le flic.

Il était plus âgé que le second et la barrette de son uniforme signalait un gradé. L'autre, visage lisse et sérieux, restait en retrait et prenait des notes dans un calepin.

Le concierge baissait tant la tête qu'on ne voyait que sa casquette – une de ces casquettes de toile bleue d'une époque révolue.

— Oui, monsieur l'agent, geignit-il après un temps. Ils l'ont frappé. J'ai cru à une simple bagarre. J'ai crié moi aussi et j'ai dit que j'allais téléphoner à la police. Ils m'ont regardé et l'un d'eux a dit quelque chose en ouïghour.

— En ouïghour! s'écria le policier. Vous parlez le ouïghour?

— Non, se défendit le concierge, mais j'ai fait mon service militaire au Xinjiang. J'en connais quelques mots et je reconnais les sons.

— Bien! Nous vérifierons ça! Qu'avez-vous fait ensuite?

Le vieil homme se tordait les mains. Il baissait encore plus la tête et la secouait doucement.

— Eh bien! Qu'avez-vous fait? insista le policier au carnet.

— Ils n'avaient pas l'air d'avoir peur de moi et j'ai fait un pas en arrière.

— Pas étonnant! fit le flic, sarcastique.

— C'est que le ouïghour avait un grand couteau, long au moins comme ça, précisa le concierge en écartant les bras. Il y en a un qui s'est approché et il m'a poussé et je suis tombé par terre.

— Comment ils étaient, ces types?

— Celui qui tenait le couteau était très brun de peau et il portait une barbiche au menton, les autres

je ne pourrais pas les décrire très précisément. Un très maigre et un autre avec une boucle d'oreille, c'est tout ce que je me rappelle.

— Et ils ont coupé la gorge de la victime après ?

Le flic en retrait notait toujours dans son carnet. Le concierge frissonna. Il sembla se tasser un peu plus encore et dit d'une voix mal assurée :

— J'étais au sol et je n'ai rien vu mais j'ai entendu le bruit du métal. Comme quand on frotte deux lames entre elles pour les aiguiser. C'est ça, le bruit que ça fait !

— Bon, bon, pas la peine de rentrer dans les détails maintenant, dit le gradé. Reprenez-vous et dites-moi qui est la victime. C'est un résident de l'immeuble, n'est-ce pas ? Il est en pantoufles.

Mais le concierge restait prostré, remuant sa grosse tête d'avant en arrière.

— Vous le connaissiez ? insista le jeune flic en griffonnant des notes dans son carnet.

— J'ai pas eu le temps de voir.

— D'accord ! fit le flic au carnet, je vais voir s'il a des papiers.

Le gradé lui jeta un regard noir.

— Il faut attendre le légiste pour ça. Tu touches pas au corps ! Ben Su, tu as eu le central et tu leur as dit que des Ouïghours étaient peut-être impliqués ?

Le troisième flic s'approcha.

— Oui, brigadier. Du coup, ils envoient un inspecteur. Il arrive !

Le lieutenant Ma Gong était mal réveillé. C'était bien sa chance, un meurtre commis une nuit où il était d'astreinte ! Avec les troubles au Xinjiang, la mention

de Ouïghours impliquait automatiquement la sécurité d'Etat. L'affaire pouvait être sérieuse. Une voiture pie avait traversé les allées de la cité de la police pour aller le chercher au pied de l'immeuble de fonction où il habitait pour les premières constatations à deux heures vingt et ils filaient dans la nuit glacée sur le deuxième périphérique presque désert en direction de l'avenue Dongzhimen est. Une voiture-ambulance allait les rejoindre devant la résidence Huangan avec le légiste, son assistant et un technicien à son bord. Vingt minutes plus tard, Ma arrivait à l'entrée de la résidence. Il demanda au chauffeur de rester dans la voiture et s'avança. Beaucoup d'appartements de la tour numéro 4 étaient éclairés et certaines fenêtres étaient ouvertes. Des gens s'y encadraient pour regarder ce qui se passait. Au pied de l'immeuble, il y avait un petit attroupe-ment. Spectacle gratuit ! Les légistes étaient déjà là. La couverture était soulevée. Un homme gisait sur le dos dans une mare de sang. Un technicien à lunettes installait un spot à batterie puissant pour éclairer la scène. Le brigadier de la sécurité publique fut le premier à voir le lieutenant arriver. Il s'immobilisa, n'ayant plus l'initiative de donner des ordres. Ma était carré d'épaules. Sous la casquette de lieutenant, des cheveux restés noirs et fournis, coupés très court sur une tête aux yeux tristes auraient fait de lui un bel homme de cinquante ans, si ce n'était ses grandes oreilles décollées qui lui donnaient l'air d'un pot avec des anses. Les badauds s'écartèrent pour le laisser entrer dans le cercle de lumière.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce monde ? fit Ma. Faites-les rentrer chez eux immédiatement ! Excepté les témoins directs. Qui est dans ce cas ?

Le brigadier s'avança.

— Il n'y a que cet homme. M. Hong. C'est le concierge. Il a tout vu.

Pendant que le jeune agent obligeait sans ménagement les gens à rentrer chez eux, le brigadier confiait à Ma la fiche sur laquelle il avait noté l'identité des badauds et du concierge. Il expliqua que c'est la femme de celui-ci qui avait appelé la sécurité publique à onze heures cinquante-cinq, quelques minutes après l'agression. Quand ils étaient arrivés, le concierge était encore en état de choc. Le brigadier parlait à voix basse et réfléchissait soigneusement à ce qu'il disait. Les oreilles décollées de Ma faisaient souvent cet effet : on lui attribuait une capacité d'écoute qu'il était loin de posséder.

Ma alluma la première cigarette d'une longue nuit blanche.

— Connait-on l'identité de la victime? demanda-t-il en soufflant la fumée.

— Le concierge dit qu'il ne l'a pas reconnu, expliqua le brigadier.

Ma se dirigea vers le cercle de lumière dont le cadavre formait le centre et il salua le légiste.

Celui-ci était en train de fouiller les poches du mort. L'homme avait été proprement égorgé. La plaie béait comme une bouche ouverte d'une oreille à l'autre. L'éclat de l'os luisait, blanc entre des franges de ce qu'un flic cynique aurait considéré comme de la viande. Le sang coagulait, se figeait et maculait généreusement son visage. Il y avait des éclaboussures jusque sur le mur. Sous le corps, une doudoune marron foncé baignée de sang.

— Rien dans les poches, évidemment, c'est un vêtement de nuit. Il était en train de descendre ses poubelles, je suppose, commenta le légiste.

— Et dans la doudoune ?

— J'allais voir, lieutenant. Il l'avait sans doute passée sur les épaules pour descendre.

Il écrasa le mégot et s'accroupit près du médecin penché sur le corps. Celui-ci avait retourné le cadavre et vidait les poches de la doudoune. Il n'y avait rien. « Merde ! » dit Ma. Il frissonna et eut une envie irrécusable de retrouver son lit. Il ne voulait pas que l'on traîne toute la nuit en faisant défiler des voisins jusqu'à ce qu'il y en ait un qui reconnaisse l'homme égorgé. Il se releva et appela le concierge.

— Monsieur Hong ! Pouvez-vous venir ici ?

Le concierge fit mine de se relever, mais il resta sur place.

— C'est que... j'ai peur des morts !

— Il ne vous fera rien, dit Ma. Regardez, nous allons remonter la couverture jusque sous son cou et vous ne verrez que le visage.

Ma alla chercher M. Hong et le prit par le bras jusqu'au cadavre. Le légiste avait eu le temps de remonter la couverture tout empoissée de sang et il nettoyait le visage avec une lingette.

— Il... il y a du sang sur son visage, dit le concierge.

— Juste un petit coup d'œil. Vous le reconnaissez ?

M. Hong haletait presque, mais le visage du lieutenant Ma devint soudain blanc comme neige. Maintenant que le visage était propre, il reconnaissait lui aussi la victime.

— Il s'appelle Sun Jie, n'est-ce pas ? dit-il.

— Oui, c'est Sun, le locataire du huitième, confirma le concierge.

Le légiste fixait Ma, les sourcils remontés sur son front.

— Vous connaissiez la victime ? fit-il.

Sans répondre, Ma s'adressa au concierge.

— Qui habite avec lui ?

— Attendez ! dit M. Hong, pressé de fuir la vue du corps. Je vais chercher le registre.

Il ne s'absenta pas longtemps. Rapidement revenu sur place, il parcourait les lignes de son cahier avec un index taché de nicotine. Il s'arrêta sur l'appartement numéro 28.

— Sun Jie, ouvrier du bâtiment, Sun Lanhua, sa femme, institutrice, et Sun Jing, leur fils de dix ans.

Ma se détourna et se passa la main dans les cheveux en essayant de retrouver ses esprits. Il ne se sentait pas le courage d'annoncer la catastrophe à la femme d'un ami de jeunesse, même s'il ne l'avait jamais rencontrée. Sun et lui s'étaient perdus de vue depuis des années et chacun avait suivi sa voie. Quelle avait donc été la sienne pour l'amener à se faire égorger comme un porc ? Il se tourna vers le gradé.

— Brigadier, prenez votre adjoint et montez avertir sa femme. Sun Lanhua, appartement 28, dit-il. Il reprit d'une voix lasse : Et essayez d'y mettre les formes, il y a un enfant d'une dizaine d'années. Oh ! brigadier, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je voudrais donner une petite tâche à votre troisième homme.

Le brigadier opina. Ma regarda la porte de l'ascenseur se refermer sur les deux flics et retourna sur le perron. On avait empaqueté le corps. L'adjoint du légiste et le technicien le soulevaient pour le déposer sur la civière pliante. Le dernier agent restait inactif, les bras ballants, attendant le retour de son supérieur. Ma alla vers lui et lui demanda d'aller jeter un œil dans les buissons, au pied des immeubles et de soulever les

couvercles des containers pour chercher l'arme du crime, un couteau probablement assez long. Il regarda la position des caméras de surveillance. Le crime n'avait pu être filmé, car aucune ne couvrait l'entrée du bâtiment. Il descendit la courte allée entre les réverbères qui menait à l'immeuble numéro 1 de la résidence où il avait vu le panneau du comité de quartier. Il n'en aimait guère les permanentes en général, vieilles revêches donneuses de leçon, promptes à dénoncer. Elles lui rappelaient de mauvais souvenirs. Des souvenirs liés justement à la victime (il devait s'habituer maintenant à appeler Sun Jie *la victime*) et qui remontaient à plus de vingt ans en arrière, mais les vieilles femmes du comité constituaient une source non négligeable d'information. Moins omniprésentes qu'autrefois, elles veillaient toujours au civisme des résidents et fourraient leur nez partout où l'équilibre social pouvait être, à leurs yeux, menacé. Pas de lumière derrière la fenêtre de la permanence. Ma frappa à la porte par acquit de conscience, sans succès. Il leva la tête. La lueur orangée des réverbères se reflétait sur le ciel bas. Il était seul sur l'allée entre les immeubles. L'ambulance était partie avec Sun dans un linceul en plastique. Ma alluma une autre cigarette. Allait-il attendre que le brigadier et son adjoint redescendent ? Il pouvait voir la voiture banalisée qui l'avait amené. Le chauffeur dormait, la tête renversée. En tirant sur sa cigarette, Ma repensait à ce printemps de 1989 où, étudiant à l'école de police, il s'était trouvé sur Tiananmen parce qu'on avait annoncé la mort du secrétaire général du Parti Hu Yaobang et qu'il croyait encore la démocratie possible en Chine. Il faisait partie de cette foule triste qui se pressait devant le monument

aux héros du peuple où avait été accroché un portrait du camarade Hu et de la première fois où il avait vu Sun Jie. C'était un grand gaillard, cheveux drus comme un gazon de montagne, pantalon de travail bleu et veste en jean qui devait coûter plus cher qu'une bicyclette – marché noir ou contrefaçon, sans doute. Il tenait dans ses mains vastes et carrées comme des battoirs, une pierre d'au moins cinq livres. Il la tenait serrée sur sa poitrine, cette pierre, comme si sa vie en dépendait. Si un flic le voyait avec ça à la main, il penserait projectile, sabotage, désordre en tout cas et le garçon aurait des ennuis. Ma n'avait pu s'empêcher de s'approcher de lui en jouant des coudes, mais, parvenu à ses côtés, il n'avait su que dire. Le garçon avait remarqué le regard insistant que Ma posait sur son fardeau et, écartant la pierre de sa poitrine, la lui avait présentée ostensiblement. D'un rapide coup d'œil, Sun avait cherché un brassard ou un insigne d'université, mais il n'avait rien vu qui le renseigne sur les études de Ma. Quelle importance, après tout ? Mais, s'il s'était douté que Ma était à l'académie de la sécurité publique, peut-être aurait-il hésité à se confier et aurait-il pris peur. Sun était comme ça : optimiste, confiant, naïf en tout cas. « Tu te demandes pourquoi je porte ça ? » avait-il dit d'une voix basse et compassée. En effet, alors qu'on attendait pour déposer les hommages au camarade Hu, personne ne parlait. Faces de douleur, silence de plomb. Ma s'était surpris à sourire et avait fait « oui » de la tête.

— C'est pour déposer sous la photo du camarade Hu.

— Tu veux poser un caillou au milieu des gerbes de Hu Yaobang ? avait fait Ma, ahuri.

Sun s'était mis à rire, nerveusement mais comme à l'étouffée.

— Ce n'est pas ce que tu croies, c'est un échantillon de réalgar. Le réalgar est rouge comme le communisme. C'est la plus belle pièce de ma collection.

— Tu collectionnes les pierres ?

Ma s'en était voulu de cette question. Il ne pouvait décidément pas s'empêcher d'enfoncer des portes ouvertes, mais Sun ne lui en avait pas tenu rigueur.

— Elle vient du Hunan, la région d'origine de Hu. (Un blanc suivit que Sun se crut obliger de combler.) Un hommage, précisa-t-il, ce n'est pas forcément des fleurs ou un poème. Ça devrait être ce à quoi on tient le plus et... ce à quoi je tiens le plus, c'est ma collection de minéraux.

Sur le moment, ce qui avait impressionné Ma, ce qu'il avait trouvé le plus original dans cette pensée, c'était ça, pas seulement une idée, mais un acte qui était en lui-même une idée : la véritable générosité, la vraie honnêteté, c'est de sacrifier volontairement ce à quoi on tient le plus. Le secrétaire du Parti Hu avait sacrifié une part de sa carrière politique à ce qu'il pensait bon pour la jeunesse de Chine.

— Un minéral, ce n'est pas une pierre avait repris Sun. C'est comme quand tu dis « fleur » pour une pivoine ou une fleur de courge. L'une est la quintessence de la beauté, l'autre n'est que l'embryon d'un légume.

L'air exalté de Sun marqua le futur lieutenant. « Certains hommes sont des rouages dans la machine socialiste », continua le jeune étudiant. « D'autres sont des pièces du moteur. Ils sont exceptionnels. Nous pensons tous, ici, que Hu Yaobang était exceptionnel. Si Hu avait été une fleur, il aurait été une pivoine, s'il avait été une pierre, il aurait été du réalgar. »

Ma sentit le froid de la nuit lui tomber sur les épaules. Il frissonna en bâillant. Il se sentait abattu et

triste. Il alluma une autre cigarette, mais elle l'écœura à la première bouffée. Il l'écrasa au pied du vieux cyprès qui bordait l'allée et se dirigea vers le brigadier qui venait de redescendre. Il alla vers lui et lui demanda d'aller chercher le concierge, de le conduire au service criminel immédiatement, afin qu'on prenne sa déposition et qu'on s'attelle à l'établissement d'un portrait-robot tant que ses souvenirs étaient frais. Il lui spécifia aussi d'appeler le service informatique pour les caméras de surveillance du périmètre afin de vérifier ce qu'elles avaient enregistré. Le brigadier ressortit rapidement, suivi du concierge, un manteau matelassé sur le dos et une écharpe autour du cou. Ma lui tendit sa carte en lui demandant de l'appeler personnellement si quelque chose lui revenait plus tard ou s'il revoyait un des assassins.

Dans la nuit froide comme un linceul glacé, l'inspecteur Ma regarda l'endroit où était le cadavre un instant plus tôt. L'herbe brunie par le sang brillait encore sous la lumière du réverbère. Peut-être que les positions hétérodoxes de Sun avaient fini par lui être fatales.

21 décembre

Le temps était gris, mais l'air restait sec et le soleil tardait à percer. Le froid l'engourdisait. L'inspecteur Ma n'avait pas dormi. Il quitta la chaleur de son appartement de la cité de la police et traversa le parc séparant les appartements de fonction pour être à huit heures à son bureau. Il monta directement en salle de réunion.

La situation financière de Sun avait été épluchée et rien de louche n'en était ressorti. Les assassins n'apparaissaient pas dans le champ des caméras de surveillance à proximité de la résidence, quant à celles de l'avenue, trois étaient en panne. On en était vite venu à la seule chose à laquelle se raccrocher pour l'instant : les Ouïghours. Un membre de la sécurité nationale s'était invité au briefing matinal, mais il avait rapidement été établi que le meurtre ne pouvait être considéré comme un acte terroriste des séparatistes du Xinjiang et, de plus, seul le témoignage du concierge laissait supposer qu'un Ouïghour y avait participé. La sécurité nationale avait décidé de laisser cette affaire aux mains de la section criminelle, se contentant de garder l'œil ouvert. Le chef du bureau avait décidé de confier l'affaire à Ma qui avait été le premier sur les lieux.

Au sortir de la réunion, celui-ci avait décidé de ne pas convoquer Mme Sun pour l'interroger. Par égard pour la mémoire de son ami assassiné, Ma voulait rendre personnellement visite à sa femme. Son adjoint, le jeune Zhou Pinghuai, l'accompagnait. Ma soufflait dans ses mains, le regard impénétrable, en se dirigeant vers le parking souterrain de la police et Zhou lui jetait fréquemment des regards en coin. Ma lui avait rapidement confié avoir connu la victime. Ce matin, il trouva l'inspecteur particulièrement sombre. Plus sombre encore que d'habitude. Si Ma, marqué par les désillusions des événements de Tiananmen en 1989, se révélait taciturne et pessimiste, son adjoint affichait cet air déluré et arrogant des jeunes gens de la nouvelle génération qui vivent depuis leur naissance dans un pays à la croissance à deux chiffres et à qui tout semble dû. Issu d'une famille pauvre, l'enfant roi de la génération « enfant unique » s'était enrichi chez lui du prestige et de la crainte inspirée par l'uniforme. Dans son adolescence, il avait même failli mal tourner et quelques camarades de jeunesse qui l'auraient vu au jour d'aujourd'hui propre, le cheveu court et le corps svelte sanglé dans un uniforme de la police auraient eu du mal à le reconnaître.

Ils prirent une des voitures de patrouille. Le périphérique était très encombré. Ma avait poussé le chauffage à fond. Zhou n'arrivait pas à décrocher un mot à son chef. La fréquence interne débitait des parasites et de courts messages où l'on reconnaissait parfois l'indicatif ou la voix d'un collègue répondant à un appel. Le trajet leur prit plus d'une heure. Ma gara la voiture à la même place. La lumière crue de janvier avait effacé l'aspect lugubre de la résidence et le macabre de la scène

du meurtre. Les traces brunes du sang répandu maculaient encore le sol, mais le choc que Ma ressentait chaque fois devant le spectacle de la violence s'était évaporé avec le jour. L'obscénité de la mort avait laissé place à de simples considérations théoriques sur la manière dont les choses s'étaient passées. Ma et Zhou entrèrent dans le hall. Le concierge n'était pas dans sa loge sur le côté droit. Ma appela l'ascenseur. La cabine craquait en montant les huit étages. Elle semblait ahaner comme un vieil âne sous le bât. Zhou, bavard de nature, ne put supporter le grincement de la machine et le silence de son chef.

— Inspecteur Ma, dit-il en cherchant sa question, quel effet cela fait-il de travailler sur le meurtre de quelqu'un qu'on connaissait ?

Ma regardait ses chaussures à ce moment-là et était fâché d'abandonner ses ruminations. Il redoutait l'entrevue avec Mme Sun. Il soupira.

— J'ai connu la victime, mais c'était il y a plus de vingt ans, dit-il. Nous nous étions perdus de vue.

— Tu ne connais pas sa femme ni son fils ?

Ma hocha négativement la tête.

Ils furent secoués par l'arrivée à l'étage. La porte s'ouvrit sur un palier sombre. Le caractère « Sun » au stylo-bille était collé au-dessus de la sonnette. Ma la tourna et le son aigret lui parut de mauvais augure. Il n'avait toujours pas décidé s'il devait avouer à Mme Sun avoir connu son mari dans sa jeunesse. D'un côté, il pourrait tirer avantage du fait pour lui soutirer des informations, mais d'un autre côté, il répugnait à remuer le passé. Ce passé qui venait s'immiscer dans le travail qu'il devait mener. Ils entendirent des pas lourds et la porte s'ouvrit sur une femme de petite taille

au visage défait, pas du tout ce que Ma pensait voir. En fait, il ne s'attendait à rien de précis, mais l'image de la fille que Sun fréquentait à l'époque lui était restée en mémoire et il la comparait involontairement à la presque quadragénaire qu'il avait devant lui. A la vue des uniformes, elle s'effaça pour les laisser entrer. Elle parla la première, déclarant que, selon le brigadier de la sécurité publique qui était venu lui annoncer la nouvelle dans la nuit, elle aurait certainement une convocation et elle s'était arrangée pour qu'une lointaine cousine vienne prendre son fils et s'en occupe la journée. Le brigadier l'avait prévenue qu'avant de prendre sa déposition, on la conduirait à l'institut de médecine légale pour l'identification, puis, dans l'après-midi, des gens de sa *danwei*, son unité de travail, devaient venir pour l'aider à régler les questions administratives. Elle déclara qu'elle avait prévu d'utiliser sa période de congé de deuil pour retourner dans sa famille dans l'Anhui. Elle partirait dès les formalités remplies. En tout cas, elle ne pensait pas que les policiers viendraient la voir ce matin et elle s'excusa de ne pas être « présentable ». Elle était volubile comme pour oublier son malheur et le noyer dans un flot de paroles. Elle fit asseoir les deux hommes et, pour préparer un thé, entra dans la cuisine. De leurs chaises autour de la table, ils entendaient les bruits de vaisselle. Zhou questionna son chef du regard. Ma fit un signe évasif de la main. Leurs regards faisaient le tour de la pièce. Il flottait un parfum d'encens bon marché. Contre le mur de droite à la sortie de la cuisine se trouvait un réfrigérateur, trop volumineux sans doute pour le réduit qui servait de cuisine. Posé dessus, un petit autel formé d'une image de Bouddha, une bougie électrique,

un fruit frais. Un calendrier avec photo du barrage des Trois Gorges au mur côtoyait une bibliothèque aux étagères surchargées de pierres de toutes les couleurs et de toutes les formes. Ma déduisit que Sun avait gardé sa passion des pierres, même si, à la suite de ses prises de position en 1989, il avait été contraint d'abandonner les études de géologie et qu'il avait dû se rabattre sur un travail plus prosaïque – « dans le bâtiment », avait déclaré le concierge en examinant son registre. Mme Sun revint rapidement et plaça trois bols sur la table.

— Madame Sun, commença Ma, nous savons que le moment est mal choisi, mais il le sera toujours, alors autant commencer maintenant. Racontez-nous ce qui s'est passé hier soir, depuis le début de soirée.

Elle versa le liquide brûlant dans les bols, lentement, sans rien dire. Zhou s'impatienta.

— Connaissez-vous des ennemis à votre mari ? demanda-t-il.

— Non. Sun Jie travaille dans une entreprise liée au bâtiment. Il est très travailleur, bon citoyen et tout le monde l'aime...

Mais, sans pouvoir terminer son apologie, Mme Sun fondit en larmes. La digue avait craqué. Comme un incendie qui commence à enflammer les meubles puis embrase les murs et le toit, elle pencha la tête en avant puis la rejeta en arrière en sanglotant bruyamment et il ne fut plus possible d'endiguer le flot. Ma se leva, donna un coup de coude à Zhou qui renversa un peu du thé brûlant qu'il tentait d'aspirer et se leva aussi.

— Madame Sun, dit l'inspecteur gêné. Nous allons partir. Je suis désolé de vous imposer ça, mais vous ne devez pas quitter Pékin avant que nous ne vous y autorisions. Des formalités. Nous pourrions avoir à vous

demander encore des choses. L'affaire de quelques jours tout au plus.

Ils sortirent en refermant la porte derrière eux. Ils ne savaient pas si Mme Sun avait compris ce que Ma avait dit. Les sanglots résonnaient encore dans le couloir.

— Il est trop tôt pour lui parler, constata l'inspecteur. Nous reviendrons plus tard. Allons rencontrer les vieilles du comité.

Ils retraversèrent l'allée conduisant au premier bâtiment. Un petit panneau signalait le comité de quartier et une vitrine d'affichage pour les circulaires était accrochée dans le hall. Le local occupait un appartement du rez-de-chaussée et la porte en était ouverte, le chauffage central fonctionnant à plein. Sous les affiches annonçant la fin de la politique de l'enfant unique, les avancées de la campagne anticorruption et les bienfaits de la vaccination, une dame aux cheveux blancs et courts s'occupait de paperasse à son bureau quand ils entrèrent. Elle leva la tête et voyant les uniformes, lâcha toutes affaires cessantes son stylo pour venir à leur rencontre, les saluant de la tête à plusieurs reprises.

— Vous venez pour l'histoire de cette nuit, n'est-ce pas ?

Ma acquiesça d'un mouvement de tête.

— Nous venons surtout pour avoir des renseignements en ce qui concerne ses rapports avec son voisinage.

— J'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler avec la femme du mort. C'était au sujet de leur petit garçon qui est un peu turbulent. Il jouait au ballon avec des copains de l'école entre les tours et cela pouvait gêner les résidents. Il y a eu une vitre cassée un jour.

La femme contourna son bureau et prit dans un classeur métallique un registre qu'elle consulta en mouillant le doigt chaque fois qu'elle tournait une page.

— Les Sun ont aménagé ici il y a cinq ans. C'est la *danwei* du mari qui leur a trouvé ce logement. Avant, ils étaient dans une *hutong*¹ du district de Xuanwu. Ils n'ont jamais justifié que le comité se mêle de leurs histoires. Il n'y a eu qu'une chose que ma collègue a notée. C'est une rixe impliquant M. Sun il y a trois jours.

Ma s'avança et posa les deux mains à plat sur le bureau.

— Une rixe ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, c'est juste mentionné comme ça dans le registre. Il faudrait que vous voyiez avec la camarade Guo. Elle était chez elle quand la bagarre a éclaté. Dimanche matin, elle a noté dans le registre : « Rixe entre Sun du 8^e de la tour 4 et des inconnus à onze heures du soir. Une ambulance a emporté Sun à l'hôpital. » (Elle fit glisser son doigt quelques lignes plus loin.) Il n'y a pas d'autres notes le concernant, jusqu'à aujourd'hui où j'étais en train de consigner ce qui est arrivé dans la nuit, conclut-elle.

Ma fronça les sourcils.

— Mme Sun est malade, reprit la permanente. Elle prend des médicaments pour la tête.

— Merci pour ces informations, madame. Pouvez-vous nous donner l'adresse de la camarade Guo ? demanda Ma.

1. Ruelles tortueuses aux maisons sans étage, présentant à la rue de longs murs aveugles troués de portails ouvrant sur des cours carrées.

Un soleil timide avait percé la grisaille mais ne parvenait pas à les réchauffer et ils se frottaient les mains l'une contre l'autre. Ils se dirigeaient vers la tour 3, distante d'une trentaine de mètres à peine de celle de Sun, à la recherche de Mme Guo, permanente du comité de quartier. Quelques minutes plus tard, ils entrèrent dans l'immeuble et abordèrent une femme à la silhouette imposante en train de passer un énergique coup de balai dans la cage d'escalier. C'était Mme Guo. Ils lui demandèrent les détails de la rixe. La camarade Guo s'appuya sur son balai. Des couches de pulls l'engonçaient dans une de ces vieilles vestes en coton bleu unisexe des années 1970, et on aurait cru, en la voyant, à une greffe de l'arbre mort des années de la Révolution culturelle sur celui, vigoureux mais tordu, du début du XXI^e siècle. Ma savait que pour des jeunes de l'âge de Zhou, ça ne voulait rien dire, mais pour lui, l'habitude qu'avaient pris ces vieux de se surveiller les uns les autres était une seconde nature. Ils pourraient se fier à son témoignage si ce qu'elle allait raconter était lié au meurtre de Sun.

Elle secoua la tête de droite à gauche. Les petites fentes de ses paupières clignaient dans la lumière froide du hall.

— De nos jours, dit-elle, on n'est plus en sécurité! C'était vers onze heures, je crois. Il y a eu du remue-ménage. J'avais allumé la télé et mon mari et moi étions installés quand du bruit a couvert le son de l'émission... nous mettons toujours le son assez bas pour ne pas gêner les voisins, voyez-vous. Je suis allée à la fenêtre. De là, on voyait le pied de la tour 4. Cinq individus se battaient. Ils renversaient les poubelles, ils criaient. Elle s'arrêta et riva ses petits yeux dans ceux de Ma. Camarades policiers, fit-elle, j'ai appris au cours de ma

longue vie que les événements sont comme les grains. Si on les plante, ils germent, si on les arrose, ils poussent et un beau jour vient la récolte. Une plainte a été déposée au commissariat après cette bagarre. Et si la sécurité publique avait enquêté, ce qui est arrivé cette nuit ne se serait pas produit ! Dans le temps, le moindre incident était politique. Une bagarre comme ça trouble la paix sociale. Sun aurait dû faire une autocritique et on aurait su les raisons qu'avaient ces individus de s'en prendre à lui ! Je suis au Parti depuis 1976, l'année de la mort du Grand Timonier, et depuis les choses n'ont cessé de se dégrader...

Le jeune Zhou dansait d'un pied sur l'autre, agacé par les propos de la camarade Guo. Il allait prendre la parole, mais Ma le devança.

— Qu'avez-vous vu ?

— Je vous l'ai dit : trois hommes qui s'acharnaient sur un quatrième. Comme personne ne bougeait dans la tour 4, j'ai envoyé *lao* Tan, mon mari, pour qu'il fasse cesser cette bagarre, mais le temps qu'il descende, les trois inconnus étaient partis. M. Sun gisait inconscient et plein de sang devant le perron de la tour. D'autres voisins sont descendus. Tout le monde criait.

— Mme Sun était-elle descendue aussi ?

— Je ne l'ai pas vue, mais je n'ai pas pris garde à qui était là et qui n'y était pas. J'ai téléphoné à l'hôpital, l'ambulance l'a emporté. Il était de retour dimanche soir avec des pansements sur un visage tout boursoufflé. Ils lui avaient fêlé une côte. J'ai voulu en parler avec Mme Sun. Je l'ai coincée alors qu'elle partait chercher son fils à l'école le lendemain. Elle pensait que c'était des voyous qui avaient attaqué la première personne qu'ils avaient croisée et c'est, à ce qu'elle m'a raconté,

ce que lui avait dit son mari. Je n'en sais pas plus. Je lui ai demandé s'ils avaient déposé une plainte au commissariat, comme ces choses ne sont plus automatiques aujourd'hui. Elle m'a assuré que Sun l'avait fait.

Ma conduisait, mutique. L'avenue Chaoyang défilait derrière la vitre et Ma essayait d'éviter les bus qui se rabattaient intempestivement. Des vélos suivaient la file en bordure de trottoir, annonçant par leur densité l'heure proche du repas. La radio grésillait. Zhou consultait, imperturbable, les notes qu'il avait prises dans son calepin.

— On peut déduire de tout ça que les mêmes types ont essayé de tuer Sun samedi et ils ont réussi dans la nuit d'hier, dit-il sans lever la tête du carnet.

Ma coupa la radio.

— Ça ne tient pas, trancha-t-il. Qu'est-ce qui aurait pu les empêcher d'égorger Sun après lui avoir cassé la gueule?

— Le mari de Mme Guo.

— Egorger quelqu'un ne prend que quelques secondes et Mme Guo a dit que, le temps que son mari descende, les Ouïghours avaient disparu.

— Peut-être voulaient-ils quelque chose que Sun leur a donné?

— Pourquoi revenir deux jours après pour le tuer?

— Ce qu'il leur a donné ne convenait pas.

— Dans ce cas, pourquoi Sun a-t-il descendu les poubelles au risque de se faire encore une fois attaquer? S'il les avait trompés, il se serait douté que les Ouïghours allaient revenir.

— Vous avez raison, lieutenant, et les Ouïghours l'attendaient en bas. Ils étaient sûrs que Sun allait descendre.

Ma pensa qu'il faudrait demander à la femme de Sun s'il descendait toujours les poubelles à cette heure-là. Cette nuit, s'interrogeant sur la poubelle renversée près du corps, il avait demandé au concierge et celui-ci lui avait dit que cet immeuble n'était pas équipé de vide-ordures. Cela signifiait que les Ouïghours espionnaient Sun et qu'ils connaissaient parfaitement ses habitudes.

— Je pense que la prochaine étape est d'aller consulter la plainte que Sun a déposée au commissariat, dit Zhou.

— Tu vas y aller tout seul, corrigea Ma. Je vais t'y déposer. Tu devrais avoir fini vers midi. Tu pourras manger à la cantine du commissariat. Je repasserai te chercher vers une heure. J'ai à faire ailleurs.

Un grand cylindre blanc et bleu, accroché sur la façade du commissariat de quartier, indiquait les caractères *gong an* et, au-dessous, les lettres formant le mot « police ». La voiture stoppa en double file et Zhou descendit. Ma se réinséra dans la circulation. Encadrée par l'ouverture de l'avenue, la tour de CCTV dressait sa pointe vers le ciel envahi de brume polluée. Les feux au carrefour de Xuanwumen lui permirent d'appeler Li Sunli, son ex-femme. C'était une corvée et il avait repoussé le moment le plus possible, mais il fallait pourtant le faire. C'était l'heure où elle prenait sa pause-déjeuner. Elle décrocha. Le feu était toujours rouge. Un bus crachait ses gaz d'échappement juste devant. Il entendit une voix, sa propre voix, qui lui semblait étrangère : pleine de ressentiment et de peine. Il s'apprêtait à débiter d'une traite sa phrase préparée.

— Wei! dit-il. Sunli, c'est moi. Je pensais prendre Xiuxiu ce dimanche. Ça ne t'embête pas? Beihai est tout gelé. J'ai envie de l'amener faire du patin.

— Ce dimanche, c'est impossible, minaуда-t-elle, mais je voulais justement te demander une faveur. J'ai une obligation ce soir qu'il m'est impossible de repousser. Xiuxiu va s'embêter. Ce serait vraiment gentil que tu viennes la chercher à l'école à cinq heures et que tu la gardes jusqu'à jeudi. Tu l'aurais ainsi presque trois jours.

Le feu venait de passer au vert et le bus cracha un nuage charbonneux. Ma grogna.

— Merde ! Je te demande pour dimanche et tu me proposes de la prendre aujourd'hui.

Juste à sa droite sur la file des vélos, Ma vit un jeune homme passer avec une jolie fille en amazone sur le porte-bagages.

— Ecoute, Ma Gong. Je t'assure que je n'y suis pour rien. Fais ça pour ta fille. Je t'assure qu'elle préférerait rester avec toi qu'être obligée de me suivre dans des endroits pas marrants. Pas plus tard qu'hier soir, elle t'a demandé. Elle était triste et j'ai eu beaucoup de mal à la consoler.

— Attends ! Je suis en pleine circulation. Je te reprends dans un instant ! dit-il en jetant le portable sur le siège passager.

Sunli savait y faire. Il se faisait toujours avoir, mais pas cette fois, ça non ! Il y avait une affaire importante. Un meurtre ! Un meurtre dont il connaissait la victime et Xiuxiu ne pouvait pas être là. Ça n'était tout bonnement pas possible. Ma donna un coup de la paume de la main contre le volant. La petite avait pleuré ! Il donna encore un coup au volant et reprit le téléphone.

— Sunli ! Je suis sur une affaire importante. Je ne serai pas vraiment disponible, se défendit-il, sachant déjà qu'il avait perdu.

— Oh, tu sais, c'est pour Xiuxiu. Elle serait tellement contente! Moi je peux prendre une baby-sitter, mais c'est pour elle... et pour toi, aussi. Tu n'as qu'à la prendre à l'école à cinq heures et la ramener le matin à huit, plaïda-t-elle.

— Mais l'école est à trois quarts d'heure!

— C'est toi qui n'as pas voulu déménager. Mais ça ne fait rien. Je lui expliquerais que tu ne voulais pas t'occuper d'elle.

— Aya! fit-il. C'est bon. J'irai la chercher à cinq heures!

Il raccrocha sans savoir s'il était plus furieux de la circulation ou de l'attitude de Sunli. Il regarda sa montre. Nouveau feu rouge. Un taxi s'arrêta à sa hauteur sur la file de gauche. Ma pouvait voir l'effigie de Mao suspendue au rétroviseur intérieur. Censée porter bonheur au conducteur, elle se balançait d'avant en arrière au gré des à-coups de la circulation. Devait-il lui aussi s'en procurer une? Il grogna encore entre ses dents. Il était de toute façon trop tard pour aller à l'institut médico-légal. Autant retourner chercher Zhou et acheter un *mantou* ou un bol de raviolis dans la rue en l'attendant.

Ma gara la voiture dans le parking devant le commissariat du district et chercha un vendeur ambulant pour manger sur le pouce. Il trouva un tricycle équipé de sa petite cabine vitrée qui servait de cuisine à un jeune homme affairé à faire cuire des brochettes d'agneau. Ma s'installa sur un banc avec une barquette et une cuillère en plastique, attendant à la sortie d'une cantine de la *danwei* de la police proche du commissariat. Il vit Zhou en sortir bientôt en reboutonnant jusqu'en haut sa chaude veste d'uniforme. Il l'appela. Zhou vint le

rejoindre sur son banc, s'assit et extirpa un paquet de cigarettes de sa poche. Il en alluma une pendant que Ma raclait obstinément les bords ondulés de la barquette avec sa cuillère.

— C'est très malcommode, ces barquettes, observa Zhou.

Ma opina.

— Tu as obtenu des renseignements? dit-il, la bouche pleine.

— Le vieux Du était de service, il m'a laissé consulter son ordinateur. Sun a bien déposé une plainte.

Tout en crachant la fumée, Zhou sortit son sempiternel carnet.

— Il n'a pas voulu que je fasse une copie. La plainte a été déposée lundi matin, donc le surlendemain de l'agression. Je te lis : le 18 décembre à 9 heures du soir, je sortais la poubelle comme je le fais tous les soirs, car notre immeuble n'est pas équipé de vide-ordures. Trois individus m'ont agressé.

Description des agresseurs : trois hommes à la peau foncée, cheveux courts, taille approximative pour tous, entre un mètre soixante et un mètre soixante-dix. L'un d'eux avait un blouson de cuir, les autres : ne se rappelle pas. L'un d'eux portait une barbiche. Ils s'interpellaient dans un dialecte que je ne connais pas. Question : Voyez-vous une raison à cette agression? Hésitation, puis réponse : Non.

Zhou leva la tête.

— Donne-moi une cigarette, dit Ma.

— Il a peut-être menti concernant les raisons de cette attaque, dit Zhou en tendant le paquet à son chef.

Ma opina encore sans lever la tête. Il était grave, sachant que l'épreuve qu'il s'obligeait à subir

Le corps d'un homme, la gorge tranchée au pied de son immeuble, entraîne le lieutenant Ma et son adjoint Zhou dans une enquête déglinguée au cours de laquelle ils vont remuer le ciel et la terre de Pékin menacé par les séparatistes ouïghours.

Treize jours dans une voiture pie à grelotter dans le froid et la neige, treize jours à sillonner les quartiers en démolition de la capitale et les squats de junkies punks. La corruption gangrenant les marchés juteux de l'urbanisation les amène, lui, le lieutenant désabusé par un mariage raté et son jeune coéquipier borderline, à remonter la piste des égorgeurs pékinois au péril de leur vie.



Éditions
Philippe Picquier

19 €

HARMONIA MUNDI
livre

www.editions-picquier.fr



9 782809 713503

PICQUIER & PROTIERE